

# Le Foufard Rouge

**Roman**

**Santiago Sanchez**

Santiago Sanchez

Le Foulard Rouge

© Santiago Sanchez, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5717-3

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Papygo*  
*À Robleda*  
*À Foncastel*

Correction : Jacques Sanchez et Clara Sanchez

Couverture : Clara Sanchez

Mise en page : Jacques Sanchez

## PRÉFACE

Santiago Sanchez est né le 28 février 1937 à Robleda, en Espagne.

Arrivé en France à Bordeaux en septembre 1961, il débute comme réceptionniste à l'hôtel Splendid. Trois mois plus tard, il entre au Grand Hôtel de Bordeaux et y reste 10 ans avant d'intégrer l'Hôtel de Normandie jusqu'à son décès en juillet 2003.

Après le décès de sa femme Josefa en juin 1992, il écrit trois romans entre 1993 et 1996, restés à l'état de manuscrits ; deux en espagnol et deux en français.

Sa famille savait qu'il écrivait, mais sans y porter un grand intérêt. À l'époque, Santiago soumit ce manuscrit, roman que vous tenez actuellement entre vos mains, à un célèbre écrivain d'une grande maison d'édition française, client de l'hôtel, qui lui a conseillé de le romancer un peu plus. Travail qu'il a fait, mais sans jamais l'avoir soumis à nouveau.

À son décès, en retrouvant les manuscrits, sa famille s'est promis de finaliser le travail pour le publier un jour. 18 ans après, nous lui avons rendu hommage.

Vous trouverez ici l'histoire, romancée d'un jeune étudiant, qui est de retour dans son petit village espagnol et assiste à la montée du franquisme et de la guerre civile qui en découlera. Il sera déchiré entre un idéal politique opportuniste et des sentiments amoureux nouveaux et finira par les perdre tous les deux. L'un par raison, l'autre par dépit. Il ne lui restera plus que ce foulard rouge...

Passionné d'histoire, il nous partage, au travers de ces pages, beaucoup de ses connaissances personnelles et littéraires. Santiago a aussi intégré les récits transmis par des proches qui ont vécu la guerre civile qui a sévi dans son village.

Nous avons préservé son style original, témoignage d'une époque. Nous avons simplement corrigé l'orthographe et la ponctuation, et nous avons également mis en forme le texte.

## CHAPITRE I

Il ne me reste plus que ce foulard. Tu vois ? Il est rouge. Rouge et brillant comme le sang de nos taureaux dans l'arène. Rouge et fragile comme les pétales des coquelicots qui s'épanouissent parmi les blés de notre terre aride. J'ai tenu à le mettre là, sur le téléviseur, pour pouvoir le regarder souvent. Je reconnais que c'est presque une infidélité permanente envers maman, mais ce foulard ne représente pas seulement mes premiers amours. C'est toute ma jeunesse, avec ses idéaux et ses rêves, les espoirs déçus, les aspirations envolées, les amitiés perdues. Quand la réalité de la vie m'a plongé dans le désespoir, il a été pour moi une bouée de sauvetage, le fil conducteur de mon existence. J'aime bien le voir là, devant moi, devant nous, ce foulard rouge, seul relique de mes jeunes années.

Ah ! Et l'étoile. Il me reste aussi cette étoile du matin que les Français appellent l'étoile du berger et que nos laboureurs castillans nomment plus prosaïquement «écrase-paysans». Sans doute, au temps des moissons, trouvaient-ils qu'elle commençait à briller de trop bonne heure, elle, qui indiquait le début des travaux de leur rude journée. Elle a été le seul témoin de nos adieux le matin quand j'ai été contraint de quitter mon village. Et depuis ce jour-là, elle a été notre interprète, notre confidente et notre seule intermédiaire. À elle, je lui ai raconté mes joies et mes peines avec pour mission de les transmettre à celle que j'avais laissée si loin de mes yeux et si près de mon cœur.

Mille fois, j'ai cru apercevoir dans les rayons subtils de sa lumière lointaine, les réponses aux questions que je lui avais posées la veille. Et dans ses clignotements, je lisais sa complicité. Même à présent que Pépita est morte, il m'arrive de me lever à l'aube, sortir dans le jardin et la contempler. Maman dit que c'est une question de nerfs et autres choses auxquelles je ne comprends rien. Parfois, elle pense que c'est pour fumer une gauloise, comme ça, en cachette. Tu sais bien que cela m'est interdit depuis que l'on a découvert mon ulcère à l'estomac. Mais non, c'est pour rêver, pour parier, pour nous rappeler à tous les deux, à l'étoile et à moi-même, les souvenirs de ma jeunesse, souvenirs qui m'ont suivi toute la vie et pour lesquels elle a été notre témoin. Depuis que j'avais dix-huit ans.

1936, l'Espagne vit une situation misérable et chaotique. La bonhomie aboulique de notre roi aurait eu besoin d'un cerveau entreprenant pour mettre en marche l'économie à l'unisson des autres pays et d'une main de fer pour apaiser les plus exaltés et calmer les esprits. Au lieu de cela, il préférait les chasses et les

promenades au pays de ses ancêtres les Bourbons, tandis qu'en Espagne les plus forts ou les plus hardis faisaient la loi.

Cette faiblesse du Pouvoir déboucha sur la Dictature de Primo de Rivera, qui, pendant un certain temps, restitua la paix et relança la faible économie. Le Général écarté, le pouvoir est l'objet de convoitise des hommes politiques de tout bord. La Dictature de droite engendra, par un effet de rejet, une République de gauche où primait la liberté. Mais voilà, les Espagnols n'étaient pas préparés pour être gouvernés par un Pouvoir républicain ou démocratique et l'on passa de la contrainte à la débauche en sautant par-dessus la démocratie sans même l'effleurer.

Ils s'en suivirent cinq ans de grèves, d'attentats et de crimes. Ce fut surtout le moment propice pour les communistes soviétiques pour tendre leurs filets. En un clin d'œil, une nuée de conseillers politiques déferle sur l'Espagne semant la discorde et l'incertitude et promettant, aux misérables, un futur heureux sans dire de quoi il serait fait ni le prix pour le conquérir. Des orateurs politiques et diseurs de bonne aventure de tout poil surgissaient à chaque coin de rue et remplissaient les salles où autrefois on chantait les zarzuelas. Les usines s'arrêtent par la moindre volonté de n'importe quel obscur dirigeant syndicaliste et l'on assassine les gens sous couvert d'une quelconque idéologie politique.

Les candidats députés, bien habillés et le ventre plein, parcourent les villages promettant nourriture abondante et bonheur à des citoyens faméliques et dépenaillés qui ne comprennent rien à leur galimatias. Les gouvernements se succédaient et les pauvres s'enfonçaient de plus en plus dans la misère.

L'Espagne n'avait pas besoin de ces luttes fratricides entre gauches républicaines et droites traditionalistes pour la faire plonger dans le plus total dénuement. Elle y était déjà et à tel point que les quelques rares intelligences qui restaient, avaient largement raison quand elles criaient : j'ai mal à l'Espagne comme si notre Patrie était en morceau de leur propre chair qui pourrissait et tombait en lambeaux.

Été de l'année 1936. L'année scolaire vient de se terminer : j'ai obtenu d'excellentes notes. C'est le bonheur pour mes parents qui se sont tant sacrifiés pour que je fasse des études. C'est aussi un peu l'honneur pour le village dont je suis, avec la fille du Maire, le seul étudiant.

À la veille de la fin des cours, c'est moi qui ai prononcé les paroles d'adieux. Facile. Pendant toute l'année, ces bons Religieux nous ont très largement parlé des idéaux catholiques et patriotiques de l'Espagne qui se meurt, des droites et des gauches et surtout du grand ennemi, de l'ennemi à abattre : le communisme,

les rouges. À tel point que dans nos conversations on avait pris l'habitude de remplacer les mots misère ou pagaille par Front National et les mots diable, démon ou pervers par Negrín, alors président du Conseil.

Facile d'enflammer les jeunes esprits de mes camarades épris de justice et de batailles justicières apprises dans les livres. Facile de leur parler de l'esprit de service et de sacrifice de la lumière qui éclaire, de la vie héroïque des Espagnols d'autrefois, moitié moines et moitié soldats, conquérants de l'or et de l'inutile et maniant avec égal bonheur l'épée meurtrière et la croix civilisatrice. Et enfin, de la nouvelle chemise bleue, brodée en rouge avec le sang de nos camarades, de nos amis ; des phalangistes qui veillent auprès des étoiles sur le destin de l'Espagne immortelle.

Par la fenêtre du train qui nous emmène en vacances, défile la terre castillane. Âpre et dure, sans arbres ni fontaines. C'est cette terre que le Cid parcourait, s'en allant en exil : poussière, sueur et fer ; c'est cette terre que Sainte-Thérèse foulait à peine dans sa hâte de fonder de nouveaux couvents : poussière, sueur et prière ; c'est cette terre que Jean de la Cruz abandonnait quand il grimpait par la secrète échelle jusqu'à la douce solitude sonore, pour écouter les sifflements des airs amoureux et conjurer les oiseaux légers, lions, monts et rivières, la peur, gardienne de la nuit : poussière, sueur et amour.

Entre le mystique et la réalité, je devine qu'à partir de ce moment, rien ne sera plus pareil. La poésie ne viendra plus hanter mes rêves et les faits tristes et durs me réveilleront à la réalité.

L'enfance est passée. La jeunesse, avec ses rêves et ses chansons... je ne l'effleurai même pas. Les gens qui nous gouvernent nous font brûler les étapes de la vie. À peine sortis de l'âge du jouet, ils nous plongent dans l'âge du fusil et du couteau meurtrier. C'est le passage de l'homo lucidus à l'homo bellicus, sans transition. On nous établit hommes sans avoir été jeunes.

Ce train, qui se dépêche si lentement, roule trop vite. La gare est proche et je n'ai pas le temps de savourer les joies du voyage.



## CHAPITRE II

El Pinar n'est ni grande, ni riante, ni paisible. Les guides touristiques ne vous inviteront jamais à faire un détour pour y passer quelques heures.

Elle est parcourue en son milieu par un ruisseau. De chaque côté, une colline. Dans celle de droite, on trouve la Mairie, l'école, la poste et l'église. Dans celle de gauche habitent le maçon, le maréchal-ferrant et autres petits artisans ; et son point culminant est le cimetière. Un petit pont en bois relie les deux parties, liaison fragile entre deux communautés qui se sont détestées depuis des siècles. Les habitants de droite sont les autochtones, les plus anciens habitants, les moins pauvres que nous appelons « riches » ; ils portent une blouse ample, des sandales en cuir et labourent avec des vaches. Ceux de gauche, les plus misérables, que nous disons tout simplement pauvres, portent pull-over et espadrilles, font des petits métiers et ceux qui parmi eux possèdent des terres, labourent avec un âne.

Ces pauvres sont là depuis quatre siècles, mais ils ne se sont pas acclimatés et ils n'ont jamais été adoptés. Ce sont des parias. Et pourtant... Ils sont les descendants des fiers et riches marchands hollandais venus à la suite de l'Empereur Charles Quint. Au moment de la Réforme, les protestants ayant été expulsés d'Espagne, seuls ceux qui n'ont pas pu se payer le retour y restèrent. Mais ils furent contraints à se confiner dans les terres les plus arides de la Péninsule, chez nous, à El Pinar. L'Empereur, qui aimait passer de longues heures de réflexion au Monastère de Yuste, tout proche, voulait sans doute les avoir près de lui. Malheureusement, les autres Monarques n'héritèrent pas de cet amour et un oubli prolongé, systématique et réfléchi les fit plonger dans l'ostracisme et la rétrogradation.

Les jeunes de la même famille, soit par timidité, soit pour rassembler les maigres parcelles de terre héritées de leurs parents, se sont mariés entre eux. L'Église, qui percevait l'équivalent d'un mois théorique de travail pour donner le consentement indispensable, savait toujours trouver les paroles encourageantes pour que cette tradition se perpétue de génération en génération. Après tout, ils se disaient, ce ne sont pas de vrais croyants, ces descendants d'hérétiques et quoiqu'ils fassent, jamais le bon Dieu ne les accueillera dans son paradis.

Le résultat est là : les grands garçons qui étaient descendus du Nord, beaux et hautains, sont devenus petits, chétifs et timides, avec des défauts physiques trop prononcés, des goîtres énormes, bouches tordues, visages imberbes et pieds bots. Il ne leur reste plus que les cheveux blonds et les yeux bleus pour nous rappeler

que la méchanceté et le bon vouloir politique, appuyés par une religion intransigeante, ont fait d'une race noble et hautaine des descendants misérables.

Ils se sont retranchés sur eux-mêmes, vivant presque en vase clos, en autarcie. La langue a évolué seulement dans le sens de la timidité, de l'humilité, de la hargne mal contenue. Aucune parole n'a le son guttural et dur si fréquent en espagnol. La prononciation est suave, douce, presque amoureuse et les diminutifs forment la plus grande partie de la conversation. Cependant, sursaut d'orgueil ou partie visible d'une révolte sous-jacente, fréquemment on parle fort, aigu, tellement, qu'au lieu de paroles, ce sont des cris que l'on entend pour de simples conversations.

El Pinar avait eu son heure de gloire quelque temps auparavant, lors de la visite du bon Roi Alphonse XIII. Poussé par la curiosité, d'aucuns diront par amour pour les déshérités, il nous avait rendu visite pendant quelques jours. Notre misère l'avait frappé au fond du cœur, mais resta sans lendemain. Ses pouvoirs, tout royaux qu'ils étaient, avaient des limites qui interdisaient de faire le moindre geste.

Les habitants d'El Pinar furent cependant très touchés par la visite et en gardèrent un merveilleux souvenir. Il y avait au moins quelqu'un de haut placé qui connaissait leur existence.

Au moment du départ, mon grand—père, moins illettré que les autres, eut l'honneur de dire les paroles d'adieux, ce qu'il fit avec une phrase restée célèbre :

— « À partir de maintenant, nous pouvons mourir tranquilles puisque nous avons contemplé votre sainte et divine Majesté ».

Le Roi ne répondit pas, mais deux larmes glissèrent sur ses joues.

Un peu plus tard, en 1934, un petit scandale fit connaître El Pinar dans toute l'Europe. Un brave médecin, le Docteur Albiñana, se porta candidat à la Présidence de la République. Sa candidature suscita une vague énorme de popularité et certains journalistes le donnèrent favori aux prochaines élections. Devant un tel danger, le Gouvernement républicain espagnol voulut frapper un grand coup et décida arbitrairement son exil à El Pinar. Puntition injuste, mais suprême et radicale.

Immédiatement, tous les Gouvernements européens se sont émus, et en premier lieu, les hommes politiques français. L'Action Française de Monsieur Léon Daudet cria haut et fort son indignation.

— « Ils sont fous ces Espagnols ! ce sont des sauvages. Envoyer un honnête citoyen en exil dans une telle contrée. C'est un abus inadmissible que les